

# PRIX DES LECTEURS 2019



**Les auteurs devaient  
s'inspirer du thème suivant :**

# DEMAIN

## Sommaire

C'était bientôt.....	P. 3
La Chasse est ouverte.....	P. 6
Demain.....	P. 9
Demain !?.....	P.13
Demain, mes voisins.....	P. 16
Demain, tu sauras.....	P. 19
L'enveloppe bleue.....	P. 23
Que sera demain ?.....	P. 27
Secousses.....	P. 29
La Sphère.....	P. 32
Les Trous noirs, c'est troublant !.....	P. 36
Un beau dimanche de mai.....	P. 39
Un immeuble pas comme les autres.....	P. 43

**C'ÉTAIT BIEN TÔT...**

À PB, qui est Simon...

C'était bientôt ...

Simon, bon petit matin, je sais que tu ne dors pas. Pas plus que moi. Ma lettre du jour comme chaque semaine depuis trente ans. Cette fois, j'ai attendu jeudi ; pas grand chose à t'écrire...Réflexions plutôt ; pas moroses mais en mineur. Que de lettres envoyées, de réponses données, de conseils, les tiens, et de doutes, les miens ! De joies communes en somme...

Je reviens toujours au point de départ, celui qui avait tous les futurs possibles devant lui. Écoute, Simon, avec ces lettres, on va réaliser un livre immense, si tu n'as rien jeté ; je sais que tu ne le fais pas, que tu conserves tout et retiens la vie surtout. *Retiens la vie*, tu te souviens quand on dansait sur Johnny... *Retiens la nuit, pour nous deux, elle paraît si belle...* Je te disais demain et toi tu voulais l'immédiat. Cette différence entre les genres peut-être... De ça, tu ne parles jamais, moi je l'ai lu plus d'une fois sur la moue de mon père...

*Une fille, c'est dommage...* Les pères souhaitent-ils toujours un garçon, Simon ? L'idée colle une vie et la fille grandit. Intuitivement elle sait... qu'elle aura des garçons. Plaire au père. Un puis deux, l'attente. Comme quand on est petit, on compte ; *dans quatre dodos, je serai chez mamie et Papou...* Et ce sera demain.

À terme, le premier fils ; l'autre, pas tout-à-fait, mais presque, c'est ce qu'on dit à la naissance. Ils auront 3 ans puis 10 ; et le bac et leurs diplômes et des enfants. Tout se fait en tournant des pages, celles des lendemains. D'autres garçons et à nouveau des filles qui reprennent le dessus. Le miroir devant et grand-mère derrière... Déjà de l'âge... C'est l'automne, la fin d'une saison, quoi, ça aussi tu le sais, Simon. Poète, va ! J'aime quand tu me prends le cou et m'attires vers toi : « *Ah ! Tes charmes fin de saison !* ». Un peu mufle, il me reste d'autres saisons, tout de même ! Mais c'est tout toi : cruel et réaliste, terre à terre, objectif.

Défile alors ce qui, avant, ne devait pas arriver, jamais : le compte des années et ses vicissitudes. J'ai toujours cru que le mot avait à voir avec le vice, tant notre parcours est semé d'écueils. Tous ceux-là qu'on aimait et qu'on laisse en chemin... Et puis ceux qui n'ont plus eu envie d'un demain à-moitié. Et encore ceux qui...

Je suis pourtant de celles qui ont égrené, en le reprenant souvent, le chapelet des promesses...*Bientôt... dans peu de temps... d'ici Noël... avant la fin de l'hiver... il me faudra trois ans... j'aurai à... je devrai... il faudra que je... dans un futur proche... l'été prochain... dans une autre vie...* Si ce n'est pas positiver, ça, avec cette tripotée de vrais futurs !

Aucun agenda ne m'a jamais suffi pour y caser les espoirs et les projets. « *Tu te maries quand ?* » Tu me lançais. « *Jamais de la vie !* » C'était ma réponse. Dans le quotidien qui dure, on dit toujours des mensonges, ou alors on se trompe ; je me suis mariée... Simon, on n'est pas des dieux, ou plutôt, si ; ceux de l'Olympe qui font leur vie égoïste, semant enfants, terreur, jalousies pour leur devenir littéraire.

Quand je parle d'eux aux filles, elles veulent savoir : C'était quand ? Ma réponse est toujours la même : bientôt, dans peu de temps, demain en somme car ce qui arrive aux unes, femmes des dieux, arrive aux autres, femmes tout court, et vous, demain, vous êtes des femmes. Elles se retournent vers l'immense glace pour vérifier que ce n'est pas encore.

Simon, je n'ai pas vu arriver l'automne... Un matin, comme aujourd'hui, nous étions déjà levés, toi et moi, le jour tardait à le faire ; m'était revenu en tête, parce que j'avais conservé ce devoir, le sujet d'une rédaction en classe de cinquième : *Vous allez imaginer que le soleil ne se lève plus ; comment va se dérouler votre journée ? Décrivez l'atmosphère autour de vous.* J'avais eu 15, une bonne note. Je crois qu'elle était due à l'espoir que j'avais gardé... Mais à

13 ans, Simon, tu crois qu'il en est autrement ? Tu dis que non, tu as raison, pourtant, mon amie d'Algérie s'est brûlée vive à cet âge...

J'observe les petites qui écrivent, elles en sont au balbutiement ; je leur dicte des mots musicaux qui me plaisent : *chemin, gamin, jasmin* ; trouvez en d'autres ! *Romain*, dit l'une qui pense à son camarade de banc ; *demain*, la plus petite ; *lendemain*, la plus grande qui a déjà réfléchi à la chose. Comment expliquer justement que, dans ces derniers mots, le chemin sera plus long et surtout plus traître, car s'est déjà glissée une embûche : ce **a** dans *demain* qui s'est ajouté en route. On ne l'a pas vu, pas entendu, comme les embûches de la vie. Comment leur expliquer, mon Simon, que leur route en sera jonchée ?

Ne rien dire, me réponds-tu souvent, en ajoutant qu'elles s'en sortiront de toutes façons. Je les imagine alors. Jour de rentrée au CP, on tombe dans la nasse, on se fond dans la masse, déjà ; obligation de résultats sinon... La sixième vient après et puis la seconde, des CP répétés en somme. Le Bac seul fera la différence, et la fac et la sélection, et les postes... Puis l'effort suprême : *Poussez, ma belle, fort, plus fort, on voit sa tête ! Ouf... C'est un garçon...* Et le futur, patelin, avance. Les petites-filles aussi qui ont l'âge de maman, puis celui de grand-mère. Elles sont seules à parler du passé désormais, tous les autres ont fini leur temps.

Simon, comment transmettre, dis ? Tu me rétorques que je veux tout conserver intact et que ce n'est pas possible. « Lâche prise, dis-tu, dans ta langue devenue la mienne: *Tomorrow will be another day*<sup>1</sup>. À quoi ça te sert d'avoir collé partout dans la maison des citations : *Carpe diem !* ou *L'instant ! Chut c'est la vie qui dure...* À quoi ça sert, dis... ». Mais, dis... tu fais la même chose, toi...

Tu répètes que je te donne le tournis et que je t'influence et que tu t'affaiblis... Non, Simon, pas toi, sinon il va rester qui sur le pont ? Viens, une journée, une fin de semaine. On dansera, on dégustera, j'ai un petit Loupiac moelleux de Bordeaux, les figues de l'été sont déjà confites, il me reste le foie à nous préparer ; juste pour toi et moi, viens, on chantera, on dansera, on rira à la vie qui reste, tu as raison.

Simon, dis-moi oui pour ce *demain* possible.

Simon, ne t'en va pas avant...

---

<sup>1</sup> Demain sera un autre jour.

**LA CHASSE EST OUVERTE**

Le soleil commence à chauffer en ce début juin et il n'est que onze heures du matin. Le mot dérèglement climatique est dans toutes les bouches, à la une de tous les journaux, sur toutes les radios et les plateaux de télévision.

Pour certains, ce n'est qu'une « fake new » pour d'autres une vérité scientifique évidente. Mais pour Marius Courtecuisse dérèglement climatique ou pas il n'est que onze heures et il fait chaud. Il remonte la corniche vers David avec son gilet de chasse rempli de cartouches, le fusil calé contre ses cotes par son avant-bras droit, la main sous le pontet, le canon ouvert dirigé vers le bas et bien sûr suivi de son fidèle basset prénommé Marcel.

Le pas de Marius est souple et assuré ; l'œil aux aguets balaie lentement la route, le trottoir et le bord de mer tout en devisageant les personnes qui s'y trouvent. A hauteur de l'anse de la Fausse Monnaie, un personnage haut en couleur vêtu d'une chemise hawaïenne, d'un pantacourt blanc, chaussé de tongs et coiffé d'un bob Ricard attire son regard. Il se dirige immédiatement vers lui et l'apostrophe d'un

- Bonjour monsieur! ... surpris, l'homme lui répond poliment par un
- Bonjour monsieur.
- Je vois que vous vous promenez sur la corniche, bel endroit, avec cette vue magique sur la rade olympique et les îles continue Marius
- Oui en effet
- Il y a une chose que beaucoup de marseillais ignorent : vous avez devant vous le banc urbain le plus long du monde, oui monsieur du monde entier.
- Mais pourquoi vous promenez vous avec un fusil dans ce lieu hors de la saison de chasse?
- Pour moi monsieur la chasse n'est jamais fermée car je traque, je débusque et j'élimine dans des souffrances atroces une espèce de nuisible hautement dangereuse.
- Une espèce hautement dangereuse à Marseille, sur la corniche vous plaisantez s'étonne son interlocuteur.
- Sachez que je ne plaisante jamais quand je chasse
- Vous chassez quelle espèce alors?
- Le parisien

A ces mots notre homme devient livide et s'écroule mais avant de toucher le sol le bras gauche et ferme de Marius arrête sa chute avant son contact avec le sol.

- Holà ! Holà ! Monsieur, heureusement que je suis là sinon vous vous seriez répandu sur le trottoir. Asseyez-vous sur le banc, respirez, faites le « petit chien » comme pour les accouchements. Respirez, respirez, le « petit chien », respirez, respirez l'air du large, sentez cette iode revigorante. Ça y est vous reprenez des couleurs, j'ai eu peur, votre visage était cireux, on aurait dit un zombie, un mort vivant. Je suis soulagé, je vous voyais déjà à l'institut médico-légal, allongé sur la table métallique d'autopsie dépecé par des médecins plus bouchers que légistes. Nous sommes quand même mieux ici qu'à la morgue, mais tout petit devant l'immensité de ce banc, tout petit, hein Marcel tout petit.
- Qui est Marcel ?
- Mon chien, il porte haut le prénom du plus grand écrivain français de tous les temps, Marcel Pagnol ! on doit en tant que marseillais le faire connaître, pour une fois que notre orgueil est bien placé.
- Pourquoi voulez-vous chasser les parisiens ? dit-il d'une voix chevrotante.
- Vous avez l'air ouvert, intelligent, alors je vous explique. Le parisien quand il débarque à Marseille il respire notre atmosphère, en clair il pompe notre air. Allongé sur la plage il prend notre soleil. Après il cherche l'ombre à la terrasse des cafés sous un parasol

publicitaire, plaisante avec le serveur tout en buvant notre pastis. Le dernier affront monsieur : il apprend à jouer à la pétanque et il gagne.

- Mais...
- Il n'y a pas de mais ! Car à la fin des vacances, il remonte chez lui dans le brouillard le froid et la pollution, il rencontre des amis qui rentrent de Bretagne, de Normandie ou du Pas de Calais, blancs comme des cachets d'aspirine alors que lui il est hâlé. Oui halé cela veut dire bronzer. Cette vision incite ses amis à venir à Marseille. Et c'est ainsi que demain, oui monsieur demain, il y aura dix millions de parisiens entre les Goudes et la plage des Corbières. Dix millions de parisiens qui auront leurs pieds dans notre Méditerranée, leurs culs sur le sable ou sous les parasols publicitaires des terrasses de cafés savourant notre pastis. Le parisien, monsieur, nous phagocyte et ça moi Marius Courtecuisse et Marcel nous n'en voulons pas. Alors dès que je peux en dégomme un, je le fais. Ensuite je poste les photos de son agonie sur les réseaux sociaux. Après avoir vu les « posts » ceux qui voulaient venir chez nous préféreront retourner en Bretagne, en Normandie ou dans le Pas de Calais, même s'ils doivent en revenir blancs comme la porcelaine Jacob Delafon. Voilà pourquoi je chasse le parisien? Mais vous monsieur... parlez-moi un peu de vous.
- Moi, je suis corse.
- Ah ! Vous aussi les corses vous nous avez envahis : Napoléon Bonaparte, Mémé Guérini, Patrick Fiori. Cependant tous les corses à Marseille sont de vrai marseillais je suppose que c'est aussi votre cas.
- Non pas du tout, je suis de Chantilly, en mettant bien l'accent tonique sur la deuxième syllabe
- Allez bonne promenade monsieur le corse et attention aux sangliers, je plaisante il n'y en a plus sur la corniche depuis longtemps.

L'homme à la chemise hawaïenne salue et continue sa promenade en direction du vieux port tandis que Marius s'en va dans la direction diamétralement opposée. « Marcel, Chantilly, tu te rends compte Chantilly comme la crème. La crème chantilly, c'est rigolo la crème chanti..... » Il vient de comprendre que Chantilly n'est pas en Corse. « La crème chantilly mais c'est un parisien Marcel, c'est un parisien fan de chichourle. Où est-il ? Je le vois, attends un peu mon coco ». Il empoigne la crosse de la main droite et le canon de la main gauche qu'il referme d'un coup sec, épaule, vise et tire deux coups de calibre 16. L'homme s'écroule sur la chaussée en poussant des cris de goret créant aussitôt un attroupement autour de lui

*Note de la bibliothèque de Bouc Bel Air : Les cartouches sont chargées de gros sel en provenance des Salins de Giraud*

- Marcel est un de plus, il ne pourra plus s'asseoir pendant quinze jours ou trois semaines, mais comme dit ma grand-mère le gros sel c'est un excellent conservateur. J'espère qu'il permettra ainsi à Marseille d'être préservé d'une invasion parisienne. Oh ! Il est bientôt midi et la patronne n'aime pas que l'on soit en retard, juste le temps de prendre quelques photos pour les réseaux sociaux et on rentre.

Amies lectrices et amis lecteurs j'espère que vous avez pris plaisir à lire ce texte, mais cependant je dois par pure honnêteté intellectuelle vous dire que ce récit est purement fictif, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne sont imputables qu'à votre imagination débordante.

L'auteur



# DEMAIN

## Première Partie

La chambre était complètement privée de lumière quand elle se réveilla. Mais grâce à cette obscurité, Dolores pouvait plus facilement imaginer son mari allongé à côté d'elle, offrant comme d'habitude ses pieds pour réchauffer les siens, glacés même en été. Dolores s'assit sur le lit, laissant ses jambes glisser sur un tapis persan usé, acheté lors de leur lune de miel à Dubaï, il y a un quart de siècle. Une fois que ses pieds trouvèrent les chassons sur le tapis, elle extirpa son corps fatigué du lit et se dirigea vers la cuisine.

Il suffisait d'appuyer sur un bouton pour que tout se mette en action : le voilage des baies vitrées couvrant toute la longueur de son appartement, passait du noir au clair. Dolores régla l'application du « Lever du Soleil » au maximum, et l'appartement brillait immédiatement de mille reflets violets et dorés.

L'animatrice de télévision apparut tout d'un coup dans son salon, l'informant des événements de la journée qui pourraient l'intéresser - c'est à dire en évitant la plupart des actualités du monde. Dolores ne voulait plus entendre parler de la disparition de la couche d'ozone, de la dévastation des villages après des tsunamis et ouragans dans les coins du monde autrefois épargnés par de telles catastrophes naturelles. Elle ne supportait plus les images d'oiseaux et d'animaux marins morts échoués sur les plages, leur ventre plein des déchets plastiques. Au lieu de cela, Dolores préférait s'entourer d'images et de sons agréables : des levers et couchers de soleil magnifiques, aux chants de rouges-gorges et de petites mésanges insouciantes, en passant par la répétition infinie des anciens films mettant en scène de vrais acteurs dans les environnements idylliques d'autrefois.

La cafetière venait juste d'ajouter une touche finale à sa boisson : une pincée de cannelle sur son latté, une habitude qu'elle a prise après avoir suivi une vieille série avec un groupe d'amis assis sur un canapé dans un café à New York, et qui semblait discuter sans arrêt, des grosses tasses de café dans leurs mains.

Discuter. Dolores ne se souvenait plus de la dernière fois où elle avait adressé la parole à quelqu'un. Son mari était décédé d'une infection pulmonaire il y a treize mois et depuis lors, elle n'a pas trouvé de raison de parler. Au laboratoire où elle travaillait, toutes les pensées et les questions des collègues étaient projetées au-dessus de leurs têtes, comme des bulles de dialogue des personnages dans les bandes dessinées. Il n'était donc pas nécessaire de retirer son masque professionnel qu'elle portait toute la journée, pour leur parler.

Pourtant Dolores se languissait du contact humain ; embrasser et être embrassé, consoler et être consolé. L'animatrice de télévision était partie depuis longtemps après avoir terminé son rituel matinal, plongeant l'appartement de nouveau dans le silence. Le silence, qui occupait de plus en plus d'espace dans l'appartement, la conduisait souvent à l'intérieur d'elle-même. Dolores chercha dans la profondeur de son esprit pour récupérer les fragments de mémoire qu'elle essayait de reconstruire. Le bébé. Oui, c'est ça. Le geste sûrement guidé par une force

divine quand le bébé, à peine né et encore aveugle, réussit à trouver sa poitrine gorgée de lait. Les premiers pleurs et les interminables nuits berçant et réconfortant la petite créature enveloppée dans une couverture douce, les minuscules poings bien fermés. Ces pensées réchauffèrent le cœur de Dolores et le remplirent de bonheur ; elle pouvait presque sentir le petit corps chaud contre le sien, le cœur qui battait avec une vigueur étonnante pour un humain de cette taille. Puis, aussitôt, la flamme qui s'alluma dans Dolores se mit à vaciller, anticipant ce qui allait arriver. Les gémissements du bébé devenaient plus forts, perçants dans la nuit, inconsolables, avec des pauses brusques suivies de cris de plus en plus désespérés, puis soudain, sa voix s'affaiblit jusqu'à être à peine des murmures. La pensée provoqua le désespoir et la confusion chez Dolores, la ramenant dans le labyrinthe caché dans l'endroit le plus profond et sombre de son esprit ; seul son mari savait y naviguer pour la ramener sur terre. Elle sentit le danger et chercha la télécommande, puis s'arrêta, lui rappelant que, cette fois-ci, elle avait besoin de concentration, pas de distraction.

## Deuxième Partie

L'entreprise Demain était située dans l'une des centaines de gratte-ciel qui occupaient la ville de Solstice. Dolores sortit de sa voiture. La porte se referma automatiquement, et le véhicule s'éloigna en silence à la recherche d'une place de parking. L'air frais la frappa alors qu'elle s'approchait des portes en verre du bâtiment, puis elle entra à l'intérieur, à travers des points de contrôle de sécurité la transperçant de radars. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur une grande salle au 31<sup>e</sup> étage, et Dolores fut momentanément aveuglée par les surfaces réfléchissantes couvrant du sol au plafond. Face au mur-rideau vitré se trouvait un coin-salon vide avec trois chaises longues blanches. À travers les immenses vitres, elle observa le ciel assombri de Solstice, à la manière des peintures orientales aux dégradés d'encre de chine, alors que ce n'était que le début de l'après-midi.

Une voix l'appela derrière elle et Dolores faillit laisser tomber son sac. Un jeune homme mince, vêtu d'une blouse de laboratoire, la conduisit dans une petite pièce et s'assit en face d'elle, un écran placé au milieu de la table.

« Madame, êtes-vous sûre de votre décision ? » Demanda-t-il en ajustant ses lunettes avec une fine monture métallique.

Dolores écoutait son accent, et se demandait d'où il venait, s'il était vraiment jeune ou si c'était dû aux interventions esthétiques.

« Vous êtes sûre de votre décision ? » répéta-t-il.

« Oui, » répondit Dolores avec une voix qu'elle-même avait presque oublié.

« Vous êtes consciente que nous ne pouvons pas garantir votre satisfaction ? C'est une expérience à laquelle nous travaillons depuis plusieurs années, mais une expérience néanmoins. Vous en êtes consciente ? » Le jeune homme insista.

« Oui, je suis consciente des risques, » répondit Dolores, bien qu'elle soit consciente d'avoir négligé de lire les nombreuses pages de l'addendum joint au contrat.

« Préférez-vous être réveillée dans 10 ans, 20 ans ou 30 ans ? Remarquez que les technologies de reproduction seront peut-être plus avancées dans 30 ans, mais le risque d'être dans le coma sera plus grand. Puis-je avoir votre empreinte ici ? » Demanda l'homme en poussant l'écran vers elle à travers la table.

« Qu'en est-il des souvenirs ? » marmotta-t-elle soudain.

« Quels souvenirs ? » L'homme leva les yeux sans chercher à cacher son impatience.

Qu'en est-il des souvenirs, se demanda Dolores. Est-ce qu'ils vont s'effacer et est-ce que je les aurai tous oubliés dans 30 ans ? Dolores eut soudainement besoin de savoir, alors qu'elle tenait son sac à main plus près d'elle, le sac qui contenait une photo de son mari souriant prise en sortant du marché où il venait de conclure une affaire pour le tapis persan, ainsi qu'un petit morceau de papier soigneusement plié, avec un seul mot écrit dessus : Asuka. Le prénom de leur futur bébé.

**DEMAIN !?**

Hier, c'était **demain**

Et voilà-t-y pas que **demain**, c'est **aujourd'hui**...

Le temps a filé, a défilé, s'est effilé, s'est effiloché...

Il a passé, quoi !

Je n'en avais pas conscience mais la pelote des jours s'est détricotée et le fil est désormais usagé, il s'est usé...

**Hier**, je voulais devenir écrivain **demain** et, le lendemain, j'étais enseignant ; et quand il m'arrivait, souvent, je dois dire, de prendre la plume ou le stylo, c'était pour corriger les copies des adultes de **demain**. Encore **demain** ?! Quels adultes seraient-ils **demain** ? J'imaginai leurs lendemains qui chantaient mais pas un qui allait devenir écrivain, pas un qui en rêvait d'ailleurs...

**Aujourd'hui**, c'est **demain** et je ne suis toujours pas écrivain.

Je n'ai pas eu le temps, le temps qui s'échappe, qui fuit, qui s'enfuit, qui raccourcit... et puis, je ne suis pas doué, il faut bien l'avouer !

J'ai bien **deux mains** mais ce sont **deux mains** gauches qui ne savent pas dire, exprimer, évoquer, décrire, raconter... Alors, je me contente de lire ce que les autres ont imaginé et je rêve que **demain**...

**Demain**, je ne serai pas écrivain mais j'aurai encore mes **deux mains** et j'espère qu'elles accompliront de belles choses, si ce n'est grandes, du moins, belles !

Elles lutteront pour de nobles causes, elles caresseront et elles puniront, elles encourageront et elles aimeront, elles soutiendront et elles relèveront, elles bâtiront et elles créeront. Elles applaudiront mais elles auront aussi à sécher des larmes.

**Demain**, je ne serai donc pas écrivain

Mais je n'aurai pas vécu en vain

Je prendrai de l'âge, sa fleur sera loin

Je savourerai toujours davantage, jamais moins

Carpe diem ne sera pas une vaine devise

J'agirai en liberté, à ma guise

Je deviendrai vieux mais demeurerai fort

Puis, un jour, je serai mort

Il fera beau temps, mais non, il y aura beau temps que le temps était beau !!!

Mais... alors... si je dois mourir, pourquoi attendre, attendre **demain** pour me réaliser, pour profiter, pour créer, pour vivre ?

Et, si je ne suis pas écrivain aujourd'hui et que je ne le serai pas davantage **demain**, qu'est-ce qui m'empêche d'écrire ?

La différence est minime, la distance est infime entre un auteur, un écrivain et puis, celui qui n'est considéré ni comme un écrivain, ni comme un auteur mais qui écrit cependant... pour le plaisir, son propre plaisir, sans soif de reconnaissance.

Le talent ?! Certes, le mien est inexistant mais rien, ni personne ne me refuse d'écrire et d'écrire **aujourd'hui** !

Alors, adieu **demain** : j'ai à faire **aujourd'hui** !!!

# **DEMAIN, MES VOISINS**



C'est décidé, dès demain je dis bonjour à mes voisins.

Je vis mal de les voir me tourner le dos ou me regarder de travers à chacune de nos rencontres. Avec ou sans raison, bonne ou mauvaise, ça suffit. Ça a assez duré. Dès demain, je me lance, je leur dis bonjour. S'ils ne me regardent pas, je le dirai bien haut et bien fort pour qu'ils ne puissent pas s'excuser de ne pas m'avoir entendu. Et puis si, pour une fois, ils me regardent, j'essaierai de leur sourire.

Enfin, j'essaierai de ne pas grimacer. Surtout à celui de droite, ce mal embouché, à qui j'ai demandé, sans succès, de réduire la hauteur de sa haie vu qu'elle fait de l'ombre sur ma piscine ! Bon, ce n'est pas gagné, mais s'ils me répondent et me rendent mon sourire, peut-être que je me risquerai à faire quelques pas vers eux pour leur serrer la main.

Oui, mais alors là, pourvu qu'ils ne me collent pas la leur dans la figure, croyant que je viens les agresser ! Surtout le m'as-tu-vu d'en face qui gare si souvent sa poubelle et son quatre-quatre, aussi sales l'une que l'autre, juste devant chez moi. Ou bien le mal luné, à côté de lui, qui n'a pas aimé que je me plaigne des concerts d'aboiements que nous font, à longueur de journée, ses trois roquets.

Tant pis ! Quoiqu'il m'en coûte, malgré tout ça, je le ferai. Et si ça se passe bien, plusieurs jours de suite, je tenterai d'engager la conversation :

– Tiens, salut Machin ! Ça va bien ?

Je les vois déjà m'examiner de la tête aux pieds, perplexes et le regard soupçonneux.

– De quoi il se mêle cet hurluberlu ? Je le vois venir. Il a besoin de quelque chose. Qu'est-ce qu'il va me demander ?

Mais non, je me fais des idées plus sombres qu'il ne faut. Je suis certain qu'ils trouveraient, comme moi, la vie plus agréable et plus légère si nous pouvions nous entendre mieux. On doit se parler ! C'est par le dialogue qu'on peut y arriver. On est tous pareils : on grogne, mais on ne mord pas. S'intéresser à l'autre, c'est un peu l'appivoiser.

Alors, le temps viendra où je pourrai envisager d'organiser la fête des voisins. Je ferai ça, bien sûr, chez moi, aux beaux jours, dans le jardin. Au moins la première fois. Juste un apéro auquel chacun participera.

Là, je ferme les yeux et j'imagine... Tout ce beau monde, autour d'une grande table ou deux, en train de discuter sur la pelouse, les enfants batifolant dans la piscine, ces messieurs et ces dames un verre à la main, se passant les plats qu'ils ont apportés, vantant les saveurs des mets préparés avec l'envie de plaire ou d'étonner :

– Goûte ça. C'est ma spécialité ! Prends-en un autre ! N'aies pas honte.

– Oui, oui, c'est très bon, mais attends, je n'ai pas fini d'avalier !

Ce jour-là, il ne faudra pas que j'oublie d'interrompre l'arrosage automatique. Si la soirée se prolonge, ça vaudra mieux. Quoique, un verre dans le nez, se faire arroser par surprise, peut-être que ça amuserait. J'entends déjà les exclamations et les rires :

– Il l'a fait exprès, le petit plaisantin. Hein ? Avoue-le !

Vu que cette fête se fait toujours en été, ce serait même rafraîchissant !

Ah oui ! Ce demain-là me fait rêver ! Et qui sait, si un jour nous ne nous rendrions pas de mutuels services. On se tutoierait. On se donnerait la main comme de vrais potes :

– Samedi, annonce Pierre à ses voisins conversant près de chez lui, je vais couler une dalle de béton sur mon allée.

– Je sais que tu n'as pas de bétonnière, n'en loue pas. Je te prête la mienne, suggère Philippe. Elle n'en a plus l'air, elle est un peu rouillée mais, tu verras, elle tourne à merveille.

– Si tu veux, Samy et moi au lieu d'aller courir dans la colline, on peut t'aider. Ça nous fera un excellent exercice, propose Omar. Qu'est-ce que tu en dis, Sam ?

– Bien sûr, j'en suis. On va faire ça comme des pros !

– Moi, je ne pourrai pas *because* une douleur dans les reins, s'excuse Gérard l'air souffrant et ses deux mains creusant son dos. Mais vu que vous allez avoir chaud, j'offre les bières.

– Attention de bien bosser. Faites ça bien. Nos femmes ont l'œil et vous pourriez vous faire chambrer, blague Joël malicieusement.

Ainsi, échange et partage seraient devenus choses naturelles et spontanées.

Je rouvre les yeux. Une aigre petite voix vient de souffler à mon oreille : "C'est pas pour demain !" Expression qui se veut teintée de philosophie, mais n'est rien que le constat d'une grosse paresse ou d'une absence de foi. À quoi invite-t-elle ? À baisser les bras, à fermer la porte au nez de l'espérance et des rêves légitimes.

Rêver d'une Cité Radieuse, ça fait, on le sait, passer pour être un illuminé, atteint par un virus qui enfièvre le cerveau et, bien sûr, ça inquiète :

– Docteur, je suis malade, voilà que je souris à mes voisins !

– Mmh! Mmh!... Et eux, ils vous sourient ?

– Oui, justement. C'est grave ? C'est une épidémie ?

Suit un court silence du praticien et puis :

– Oui, j'en ai peur ! Répond-il, fataliste. Et que je sache, les instituts n'ont pas de vaccin contre cette maladie. Dans le catalogue des laboratoires, c'est le néant. Faites un don à la recherche. Peut-être, un jour... Rien n'est impossible. Pour le moment, la seule prescription, c'est de bien le vivre. Ceci sans modération et sans attendre demain.

**DEMAIN, TU SAURAS**

Dans les années 90, un bien étrange message fleurissait tous les jours dans les petites annonces du journal *Libération*. Trois mots, toujours les mêmes, et pas de signature. « *Demain, tu sauras* ». On pourrait se renseigner sur la date de première parution de ce billet, en contactant la rédaction du quotidien par exemple, mais cette histoire n'est pas tournée vers le passé, et l'information est de toute façon sans intérêt.

Tous les jours, Ariane achetait *Libé*, comme elle aimait le prononcer, dans un petit kiosque à journaux parisien. Elle traversait le parc Monceau où elle croisait les salariés qui se pressaient et les écoliers qui prenaient leur temps, et rejoignait son café du VIII<sup>e</sup> arrondissement. Elle s'y installait en terrasse, y compris quand il faisait froid. Elle portait toujours la même écharpe et les mêmes mitaines de laine colorée, y compris quand il faisait chaud. Dès que la serveuse lui apportait son café crème, Ariane en buvait une gorgée, puis la pulpe des doigts qui dépassaient de ses mitaines feuilletait le journal à la recherche de la page des petites annonces. Et tous les jours, son cœur battait un peu plus fort, un peu plus vite tandis qu'elle en parcourait les billets. « *Demain, tu sauras* ». Ces mots, à la deuxième personne du singulier, lui étaient adressés. Quand c'était son anniversaire, elle espérait qu'il y ait quelque chose en plus, mais les trois mots revenaient avec autant de constance et de laconisme que les autres jours de l'année.

Alors Ariane n'avait rien d'autre à faire que de lire le journal en entier. Elle, qui s'était toujours désintéressée du monde dans lequel elle vivait, devenait maintenant incollable sur l'actualité. Elle était même petit à petit en train de se forger une conscience politique. Elle explorait avec avidité les dessous de la chute du mur de Berlin, de la guerre du Golfe, ou du siège de Sarajevo, en sirotant sa tasse puis une deuxième. Enfin, elle payait et s'en allait, abandonnant le journal désormais tari sur la table. On ne sait pas trop ce qu'elle faisait de ses journées. Elle possédait un appartement dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement de Paris que son père lui avait acheté il y a longtemps, et vivait de petits boulots qu'elle occupait rarement plus de deux ou trois semaines, avant une pause qu'elle estimait toujours méritée. Elle avait alors encore plus de temps à consacrer à la lecture de *Libé*.

Tous les jours, Laurent s'arrêtait dans un tabac-presse proche du Capitole à Toulouse. Le gérant connaissait ses habitudes, et poussait à son arrivée *Libération* et *Le Figaro* sur le comptoir, où Laurent plaçait en échange les quelques francs de la transaction. Le jeune homme sortait de la boutique, très comme il faut dans son costume-cravate, les journaux à la main, et ne faisait que quelques pas avant de s'arrêter au coin de la rue. Là, il ouvrait *Libération*, et en parcourait aussitôt les pages pour s'arrêter exactement sur les petites

annonces. « *Demain, tu sauras* ». Ces mots, à la deuxième personne du singulier, lui étaient adressés. Il soupirait, agacé, l'impression de perdre son précieux temps. Il jeta le journal dans la poubelle devant lui, calait *Le Figaro* sous son bras et continuait son chemin qui le menait au travail. Un clochard qui avait repéré son manège attendait qu'il ait disparu pour extraire le journal même pas chiffonné de la poubelle, et s'en servait pour tapisser le sol de l'abri de fortune qu'il occupait dans une impasse non loin de là.

Laurent travaillait depuis toujours dans la même entreprise, les « Assurances de Grassi », où il occupait un poste de cadre-dirigeant. Une femme, deux petits garçons, une belle maison en périphérie de Toulouse et une voiture spacieuse et confortable. L'été, la voiture servait à transporter tout son monde vers le bassin d'Arcachon, où il conservait une maison de famille. Pendant les vacances, Laurent achetait sur le port tous les matins *Le Figaro* pour continuer à se tenir au courant de la marche du monde, et *Libération* dont il ne lisait que les petites annonces, en soupirant agacé face aux trois mêmes mots. Il jeta ensuite le quotidien dans une poubelle, où le journal demeurait car aucun clochard n'avait repéré son rituel.

Le mercredi 24 avril 1996, Ariane s'était posée sur sa terrasse habituelle avec son exemplaire de *Libé*. Elle avait trempé ses lèvres dans son crème et son cœur s'emballait comme toujours tandis que ses doigts tournaient les feuilles. Mais ce jour-là, le cœur s'arrêta de battre quelques secondes quand elle tomba sur la page des petites annonces. Elle fut même prise de tremblements pendant qu'elle en parcourait les colonnes en entier une deuxième fois, puis une troisième pour être sûre. Alors elle sut. Ses tremblements enflèrent jusqu'à ce qu'elle convulse tout à fait sur sa chaise, renversant la tasse et le cendrier, serrant, serrant très fort le journal dans ses mitaines de laine colorée. Les pompiers durent la prendre en charge et l'emmenèrent à l'hôpital, d'où elle put sortir dans la soirée après une batterie d'exams.

Le mercredi 24 avril 1996, Laurent paya les quelques francs nécessaires à l'achat du *Figaro* et de *Libération*. Au coin de la rue, il ouvrit ce dernier directement à la page qui l'intéressait, qu'il lut de haut en bas, puis une nouvelle fois de bas en haut pour être sûr. Alors il sut. Son visage devint blême, et il retourna chez lui au lieu de se rendre à son travail, pour la première fois depuis qu'il y exerçait, c'est à dire depuis toujours. Il pleura toute la matinée, et encore un peu l'après-midi, regrettant le temps où la lecture des petites annonces ne faisait que l'agacer. Le soir, il alla chercher les enfants à l'école pour la première fois depuis longtemps, car il avait besoin de les serrer dans ses bras. Ce jour-là, le clochard ne trouva pas l'exemplaire de *Libération* dans la poubelle habituelle, mais il en sortit *Le Figaro*, même pas chiffonné, et trouva que la couleur saumon des pages économiques s'accordait très bien avec

l'intérieur de son abri.

Le mardi 23 avril 1996, Charles de Grassi, le père d'Ariane et de Laurent, leur très riche et très fantasque père, décédait dans l'appartement anonyme de Buenos Aires où il était installé depuis plusieurs années. Depuis que sa misanthropie l'avait poussé à quitter le bassin d'Arcachon pour se couper du monde qu'il ne supportait plus. Ariane l'aimait avec beaucoup de passion, et Laurent avec beaucoup de détachement et une pointe d'agacement face à ses excentricités. Depuis des années, Charles de Grassi renouvelait chaque jour la parution de son annonce dans *Libération*, seule concession consentie au moment de partir se cloîtrer au bout du monde. Mais le mardi de sa mort, il n'avait pu envoyer son signe de vie, et l'absence des trois mots rituels dans le journal du lendemain sonna comme un message plus clair et plus concis que n'importe quel avis de décès.

## **L'ENVELOPPE BLEUE**

Lundi 6h45. Antoine attend la sonnerie du réveil. Il n'y aura pas de surprise. Le week-end s'est déroulé normalement, pas d'excès. Il ne sera donc pas sanctionné par l'Organisation centrale.

Inutile de se lever avant l'heure. La douche n'est pas accessible. Depuis le choc aquatique, la consommation d'eau est minutieusement calculée pour chacun. Vous avez la juste quantité nécessaire. Vous apprenez vite qu'il ne faut pas rêvasser sous l'aspersoir.

6h50. Attendre patiemment. Le café n'est pas fait. Les tartines et l'orange pressée ne sont pas encore livrées. Le lait est précieusement rangé dans le conservateur verrouillé. Inutile d'essayer de déjouer le système. Garder en réserve un verre plein de ce nectar pour le lendemain, aurait de fâcheuses conséquences. Les règles transgressées sont passibles d'un jugement purement pédagogique. On vous rappelle gentiment les bienfaits de l'Organisation Centrale. On vous explique que vous serez vite mis au ban de la société si vous sortez du cadre établi. On décide ce qui est le meilleur pour chacun. L'heure de vous lever est calculée en fonction de votre rythme propre, du nombre d'heures de sommeil nécessaire, de votre entourage familial... Le soir, un quart d'heure avant l'extinction des lumières, vous êtes invité à aller dormir. Votre régime alimentaire est calculé selon les exigences de votre métabolisme et de votre activité physique. L'obésité, fléau du 21ème siècle, est éradiquée.

Tout est réglé comme du papier à musique par l'Organisation Centrale. Jolie expression qu'Antoine a lue dernièrement dans *Les Carillons*, petit ouvrage ayant appartenu à son arrière-grand-mère. Lui-même n'a jamais pratiqué la musique, ayant été jugé inapte. Mais la chance lui a permis de côtoyer un musicien au cours d'une soirée. Chaque fin de semaine, chacun est libre de son temps, à condition qu'il n'y ait pas eu de faille dans son comportement le reste de la semaine. Antoine aime se retrouver entre amis. Il veille à ne pas faire d'excès. Sinon, gare aux sanctions. Essentiellement physiques. La durée des séances sportives est calculée afin d'éliminer toute trace de calories excédentaires. Ainsi les comptes de l'Organisation Centrale sont à l'équilibre. Le déficit du Ministère de la Santé est épongé, les files d'attente aux urgences ont disparu.

7h. C'est parti ! « Pulsation : 62 à la minute. Tension : 13/7 ».

Comme chaque matin, Antoine se rend au travail à pied. Il marche d'un bon rythme, à grandes enjambées régulières. Il tire parti de sa belle taille élancée et s'habille avec élégance. Ses tenues sont classiques : pantalon et chemisette en été ; pull à col roulé en hiver, la mode était revenue.

La journée s'est déroulée normalement. À la cantine, les conversations sont allées bon train. Chacun donnait son point de vue sur l'émission de la veille. Ils étaient unanimes. Antoine avait écouté poliment. L'écran allumé en permanence diffusant le programme unique ne l'avait pas captivé. Il avait baissé le son. Ils ont encore ce choix.



Comme chaque soir, il passe chez son fournisseur référent. Aujourd'hui, en plus de son repas, il rapporte une bouteille à partager avec ses nouveaux voisins. Il a reçu une invitation sur l'e-intercom, l'intranet de son éco-quartier. Il a confirmé sa venue. Son écran tactile lui a proposé de choisir parmi quelques produits de filière courte. Il se réjouit de cette soirée qui va amener un peu d'animation à sa vie routinière. Depuis que Sabine et lui se sont séparés, il a repris la pratique de la course à pied de façon intensive. Il aime participer au Marathon annuel organisé dans sa région. Il y est plutôt bien classé. Il se promet d'être dans les dix premiers le mois prochain. Pendant qu'il court, concentré sur la gestion de ses efforts, il ne pense plus à leur rencontre qui avait été un éblouissement. Sabine, une belle femme élancée comme lui, toujours dans des tenues extravagantes, portait ce jour-là tailleur rouge, chemisier blanc, chaussures à hauts talons, rouge à droite, blanche à gauche, d'un grand chic avec une touche de fantaisie.

Il ne pense plus à cette enveloppe bleue laissée sur la table. Il ne pense plus à cette lettre annonçant la fin de leur histoire. Depuis des dizaines d'années déjà, plus personne ne s'écrit. Cette pratique ayant disparue, les boîtes aux lettres avaient été supprimées dans le hall des immeubles et au portail des pavillons. Les seuls courriers conservés par Antoine sont ceux d'un aïeul et de son amoureuse, trouvés au moment de vider la maison familiale. Cette correspondance date de la 1ère guerre mondiale. Le soldat se voulait rassurant, décrivant de manière édulcorée son quotidien et exprimant sa joie de leurs retrouvailles lors de la prochaine permission. Elle frémissait de le savoir sous les obus ennemis. Émilienne et Gaston ont vécu le premier choc pétrolier et l'accident nucléaire de Tchernobyl. On parlait déjà du réchauffement climatique, mais la question de la ressource en eau était à peine évoquée, le coût de la malnutrition commençait à se discuter dans l'hémicycle.

Belle soirée chez Nathalie et Fabien. Les nouveaux voisins sont satisfaits d'avoir pu aménager au Clos des Satellites qui offre tous les services nécessaires. La e-conciergerie centralise les demandes de chacun, depuis la location de navette électrique, en passant par le rendez-vous du coiffeur ou la réservation de la baby-sitter.

Les jours passent. Le jeune couple est discret. On ne les entend ni partir, ni rentrer. Pas de porte qui claque. Pas de bruit dans les escaliers. À croire qu'ils n'ont jamais existé.

Le Marathon, fixé au 1er mai 2052, approche. Antoine tient ses objectifs. Tous ses paramètres sont excellents. Il est au meilleur de sa forme. Ce constat le satisfait.

Les jours rallongent, les tenues vestimentaires s'allègent. Un soir, alors qu'il rentre chez lui, le marathonien marche sur une enveloppe bleue et rectangulaire qui avait été glissée sous sa porte. Aucune inscription. Ni nom, ni adresse. Soigneusement fermée. Ce bleu...

Elle lui rappelle quelque chose, cette enveloppe, quelque chose qu'il avait réussi à oublier. Cette enveloppe, étrangement, est identique à celle que Sabine avait laissé le jour de son départ. Sabine, qu'il aimait tant.

Antoine ramasse l'enveloppe, finit d'entrer. Il pose la lettre sur le guéridon de l'entrée, accroche son pardessus à la patère. Son rythme cardiaque a trop vite augmenté, il faut qu'il

retrouve le calme. Il s'assoit dans son fauteuil. Il sort une feuille bleue de l'enveloppe. La feuille est impeccablement pliée en quatre. Il l'ouvre, la retourne et commence à lire. Ce n'est pas l'écriture de Sabine, ce n'est pas son style. C'est l'écriture d'une femme, une belle écriture ronde, bien droite, soignée, ni trop grande, ni trop petite. Il n'y a pas une faute, pas une rature. Les phrases sont courtes, percutantes. Cette femme a écrit avec un stylo plume, signe de quelqu'un qui attache de l'importance au soin apporté son courrier.

Il pose la lettre sur la table basse, remet son pardessus et ressort. Il a besoin de prendre l'air et de marcher. Cela l'aide à retrouver son calme et à réfléchir.

Il ralentit, marche plus lentement, respire profondément. Il s'arrête, réfléchit, repart, déterminé. Sa décision est prise. Il ira à ce rendez-vous. C'est sa voisine, Nathalie. Elle lui propose un verre au bar du coin. Son compagnon l'a quittée, elle est seule. Elle explique qu'elle ne veut pas passer par l'e-intercom à cause des chasseurs de cœur. La rencontre programmée avec Fabien a été un fiasco. Leur couple est parti droit dans le mur. Elle ne veut plus que ses paramètres passent par Parcours-cœur. Tous les hommes sont sous contrôle, connectés. Elle, elle veut décider de sa vie bien qu'à la naissance elle ait été pucée, comme tous les bébés. Elle veut se fier à son intuition. Elle veut faire ses choix librement. Antoine aime cette témérité.

L'Organisation Centrale avait été une nécessité.

Désormais, la consommation raisonnée permet de nourrir huit milliards d'Hommes. L'obésité est éradiquée, la gestion de l'eau maîtrisée, le réchauffement climatique stabilisé. Les finances sont à l'équilibre. L'État de crise est levé.

Demain la planète sera sauvée.

**QUE SERA DEMAIN ?**

Imaginer demain, c'est estomper aujourd'hui, faire basculer les dominos d'instant qui déjà bien vite se succèdent en une psalmodie que rythment chaque fragment, chaque émotion, chaque reflet de vie. La mélodie se déroule en subtile improvisation dont la grille de notes et d'accords est inaccessible, en perpétuelle évolution, soumise à l'entropie universelle.

Demain se prépare, nous accueille, mains tendues (deux mains !) vers le nouveau, le nouveau-né, le renaissant reconnaissant. Un pas de plus au sein de l'espérance, de l'émerveillement, de la découverte. Apprécions l'offrande du quotidien.

Cependant, tout se passe aujourd'hui, maintenant. J'écris, je respire, j'entends le chant de l'oiseau dans les hauts frênes. Je lève le regard de la page et aperçois les lointains sommets dans la brume mouvante. Je hume le plat de légumes qui mijote, parfumé de coriandre. J'entends le rire de la voisine. J'observe la lumineuse rose jaune, largement épanouie qui, hier encore, était en bouton. Hier...

Hier, heures disparues, dissipées en méandres de mémoire qui un jour peut-être germeront en réminiscences. Jeu de miroirs, vertige, spirale éternelle si bien décrite dans *Les Bâtisseurs du Temps*.

Alors, je marche.

En écrivant, je marche. En respirant, je marche. En rêvant, je marche, ou bien je rêve que j'écris.

Bienheureux celui qui marche, celui qui regarde et voit.  
Celui qui partage.

Bienheureux les défricheurs.

Les défricheurs de jardins, de chemins, d'images, de mots, d'idées...ceux qui demain seront reconnus comme pionniers. Là est le vrai courage. Sortir des sentiers battus, se remettre en question, discerner clairement ce qui dans la Tradition doit évoluer. Avant tout, évoluer soi-même. Gravier le passage étroit. Avec clairvoyance, humilité et tolérance. Avec respect.

L'ami regarde l'ami, ne juge pas, ne compare pas. Le temps observe le temps, au rythme de chaque vie, de chaque cœur. L'émotion appelle l'émotion, le silence s'ouvre au silence ou bien au chant.

Ainsi navigue l'imaginaire, l'esprit pur, l'espérance.

L'à peine perceptible mélodie inspire et guide le poète, révèle l'harmonie de son chant. Chant choral, polyphonique, dont le rythme est donné par celui qui écoute, puis scande, synchrone à la pulsation de l'instant, des instants de nos vies qui s'entrelacent, tissent le rouleau multicolore, chatoyant des années qui nous tirent vers nous-mêmes.

Chaque âge n'est qu'une auréole qui s'efface, s'évanouit à la chaleur du vécu. Jamais ne devra cesser la quête de l'humilité.

Viendra un jour, peut-être demain, où ce sera toi l'Ancien, le Vieux, l'usé, le dépassé. Ta richesse alors sera la parcelle de fraîcheur que tu auras su garder tout au fond de ton être. Ton trésor, ta survie spirituelle, ton souffle.

Là se trouve le véritable amour que rien ne peut souiller.

# **SECOUSSES**

C'était il y a très longtemps, dans des terres reculées, au plus profond d'une forêt. Un homme habitait là, un loup pour seul compagnon. Chaque jour, il devait chasser, trouver de quoi se nourrir. Il fallait aussi aller chercher du bois pour se chauffer. Il faut dire que les hivers étaient rudes. L'homme s'enfonçait toujours un peu plus dans la forêt à la recherche de l'arbre mort avec lequel il pourrait se chauffer et faire cuire sa nourriture. L'homme était courageux, bravait toute sorte de dangers. Mais lorsqu'il se trouvait face à un animal imposant, son loup lui était nécessaire pour assurer sa survie.

Un matin, alors qu'il partait avec sa hache sur l'épaule, il fut surpris : tout était calme autour de lui. Pas un chant d'oiseau, pas un craquement de bois. Même le vent ne faisait pas de bruit en passant entre les feuilles des arbres. L'homme regarda le ciel. De longues minutes. Il huma l'air. Les oreilles du loup se dressèrent, à l'affût. Tout était beaucoup trop calme.

Une secousse manqua de lui faire perdre l'équilibre. L'homme avait ouvert les bras en grand, machinalement, par réflexe, pour garder l'équilibre. Il regarda son loup et vit de la peur dans ses pupilles noires dilatées. Les yeux de l'homme se posèrent ensuite sur sa maison : elle n'avait pas bougé. Il entendit au loin, très loin, une sorte de bruissement indéfinissable, un grondement sourd. Il fit quelques pas. Le grondement se rapprocha. Devant lui, il vit passer un lapin qui sautait tant qu'il pouvait, puis un deuxième, suivi d'un cerf et de ses petits, puis une marée d'animaux frôla l'homme et son loup qui restaient comme pétrifiés sur place.

Que se passait-il ?

On entendit au loin un arbre tomber dans un grand fracas. Le grondement des animaux avait cessé, laissant place de nouveau au silence inquiétant. Fuir. Il fallait sûrement fuir. Sûrement faire comme les animaux. Ce qui étonna l'homme c'est que son loup n'avait pas bougé. Il aurait pu se sauver, comme les autres animaux. L'avait-il à ce point domestiqué pour qu'il attende les ordres de son maître ?

Il en avait passé du temps à l'amadouer, à lui laisser des cuisses de lapin, des bons morceaux de biche. L'homme avait tout de suite eu confiance en lui. Jamais il n'avait eu peur du loup. Jamais. Et chaque jour, le loup revenait, l'homme voyait d'abord ses yeux se détacher entre le tronc des arbres, puis ses oreilles, sa fourrure. Un jour, ils se sont trouvés à quelques mètres l'un de l'autre. Lentement l'homme s'était approché. Il avait tendu le bras et, dans un geste lent, posé sa paume chaude et musclée sur le front du loup, entre les oreilles et les yeux. Comme ça. Sans bouger. C'était il y a longtemps maintenant, mais depuis ils étaient inséparables. Un fil indescriptible les reliait. Un fil qui n'était pas prêt de rompre.

Une nouvelle secousse rappela l'homme à la réalité. Il dut chasser en un instant tous les souvenirs qui l'avaient assailli, comme s'il puisait dans son passé la force de vivre son présent. Cette fois, il se retrouva par terre et le loup commença à japper. Dans un bruit assourdissant, un arbre s'écrasa au sol près d'eux. Il fallait fuir. Et tout de suite. Quitter cet endroit. Quoi qu'il fût en train de se passer. Quitter ses attaches, ses souvenirs, sa vie. Pour aller où ? Nul ne le savait.

L'homme se releva, entra dans sa maison, voulut voir ce qu'il pouvait emmener avec lui, ce qui l'aiderait pour sa nouvelle vie. Mais il baissa les yeux, trop de choses lui paraissaient importantes. Il respira profondément, comme pour se détacher avec apaisement de tout ce qu'il laisserait derrière lui. Il sortit de la maison, referma correctement la porte, même s'il savait que tout risquait de s'effondrer si une secousse plus violente se faisait sentir.

Sa hache. Juste sa hache. Et son loup. Juste sa hache et son loup.

Il se mit en marche, droit devant lui, suivant la direction qu'avaient empruntée les animaux quelques instants plus tôt. Par réflexe, il leva les yeux pour regarder si les arbres autour de lui risquaient de tomber. Quelques pas derrière lui, son loup le suivait. Lui n'avait rien pris. Sa seule attache était l'homme. L'homme avait pris sa hache.

L'homme marcha. En silence. Seuls ses pas faisaient craquer les brindilles de bois mort. Ses pensées vagabondèrent. Il se questionna sur la place de l'homme dans la nature. Cette nature qui faisait trembler le sol, et qui pouvait en un instant tout détruire. Il se demanda aussi ce qu'il allait devenir, lui, homme seul au milieu de nulle part. Ce qu'il allait trouver, pouvoir faire.

Est-ce qu'il dormirait dans le creux d'un rocher ce soir, quand le crépuscule enveloppera l'immense forêt de son manteau sombre ? Aurait-il de quoi nourrir le loup ? Parce que l'homme était certain que si son loup gardait le ventre vide, il serait lui-même sa prochaine proie. L'instinct animal reviendrait, et le loup ne verrait plus son maître, mais de la viande capable de calmer sa faim. L'homme, lui, pouvait ne pas manger.

Et jamais l'homme ne mangerait son loup. Il l'aimait trop.

Une troisième secousse le projeta loin devant lui dans un chaos tonitruant. L'homme resta au sol en essayant de protéger sa tête de ses bras. Des larmes se mirent à couler sur son visage quand il entendit la plainte rauque de son loup. Elle lui transperçait les oreilles ... et le cœur. L'homme savait. Il avait compris. Mais il avait peur de bouger. Les arbres continuaient tomber, les uns après les autres, la forêt n'en finissait pas de se décimer.

Quand enfin le calme fut revenu, l'homme se releva lentement, regardant tout autour de lui. D'un revers de manche, il essuya ses joues humides. Il fit quelques pas, redoutant ce qu'il allait découvrir. C'est la queue de son loup qu'il vit en premier. Puis un enchevêtrement de branches. Et enfin le tronc. L'homme ne chercha pas à faire le tour de l'arbre étendu au sol. Il était bien trop gros. Son loup gisait dessous. Une nouvelle salve de larmes roula sur ses joues. L'homme s'agenouilla près de la queue du loup, la caressa une dernière fois.

Il se releva. Son cœur se serra dans sa poitrine. Il eut du mal à respirer tant la boule dans sa gorge était grosse, mais il fallait qu'il continue de marcher, qu'il se sauve lui, même s'il n'avait pas réussi à sauver son compagnon. Il se dit qu'il avait eu raison de profiter de son loup, d'apprécier chaque instant de complicité, chaque regard échangé. L'homme n'avait jamais vu plus loin que l'instant qu'il vivait, convaincu que demain se construit au présent.

# LA SPHÈRE



- Il est 7h, la température est de dix degrés Celsius, et le temps est ensoleillé !
- Ouais, c'est bon, la ferme...
- Je n'ai pas compris votre demande.

Au fond de sa couette, Pierre ouvrit les yeux. Satané réveil, impossible de le faire taire. Il regrettait ceux de son enfance, qui se contentaient de faire des bips sonores, et supportaient les remarques sans broncher.

- Il est 7h05. Pensez à vous lever !

Pierre sortit de son lit en grommelant. Direction la cuisine, où le café chaud l'attendait.

- Infos.
- Je n'ai pas compris votre demande.
- Mets les infos !
- Je n'ai pas compris votre demande.
- Laisse tomber...

Il avait chuchoté cette dernière phrase, évitant ainsi l'habituelle réponse laconique de l'intelligence artificielle.

Aujourd'hui, programme habituel. Devant son café, Pierre parcourait sur sa liseuse un article sur internet. À une époque pas si lointaine, les spécialistes de l'informatique prédisaient un avenir brillant, un lendemain parfait. L'informatique devait résoudre tous les problèmes. Demain, tout le monde serait connecté à la Sphère. Demain... Pierre savait que cette promesse de connexion universelle existait depuis longtemps, sans jamais être atteinte.

Mais il avait du mal à rester attentif, son esprit vagabondait. Il pensait déjà à la tâche suivante : chercher un travail. Deux jours déjà qu'il n'avait aucune réponse, pas même un refus. Si les choses continuaient à ce rythme, il allait perdre des points sur son profil. Il se mit au travail.

Avec l'automatisation des services, le chômage avait explosé, pour frôler les 36%. L'informatique avait remplacé nombre de postes « sans valeur ajoutée », comme disaient les chefs d'entreprise. Supermarchés en self-service, livraisons par drones, taxis sans chauffeur... La Poste avait disparu, antiquité d'un autre temps. Fini les courriers administratifs... Et les cartes postales. L'enseignement se faisait à distance, les professeurs pouvant faire cours à des centaines de classes en même temps. La Sphère permettait de communiquer en temps réel où que vous soyez dans le monde... Pour peu que vous soyez dans une zone couverte. Nombreux étaient ceux qui ne se souvenaient plus comment la vie avait pu être supportable avant la Sphère.

10h. Après deux heures de recherches et d'envois de « props », Pierre a besoin d'une pause. Et le site Reroll est particulièrement long depuis hier.

- InstaFace, Laila

La fenêtre de messagerie s'ouvrit sur l'écran de son ordinateur.

- Salut, t'es là ?

Pierre attendit quelques instants que la reconnaissance vocale transcrive ses paroles, et les envoie. Il décida qu'il irait plus vite en tapant lui-même au clavier.

- Hello, comment ça va ?
- On fait aller, répondit Pierre en désactivant la lecture textuelle. Tu bosses, là ?
- Ouais, on a un gros problème aujourd'hui avec notre I.A., on sait pas encore si ça vient de chez nous ou si c'est la Sphère.
- I.A... Tu parles d'une intelligence artificielle. Bêtise réelle oui !

- Ha, ça rime ! Allez, dis pas ça, on serait tous perdus sans elle... Bon désolée, je te laisse, c'est vraiment urgent.
- Ouais ça marche, allez bon courage.
- Toi aussi pour tes recherches.

Pierre soupira. Encore une journée à fouiller parmi les postes vacants. La moitié concernait l'informatique : soit dans la blockchain, soit dans l'intelligence artificielle. Il n'avait aucune compétence dans ces domaines, et refaire deux années d'études pour rester assis à un bureau ne le motivait pas particulièrement. Le reste concernait toutes les tâches où l'on n'avait pas encore réussi à enlever les humains... Et qu'on ne délocalisait pas dans d'autres pays. Ici, en France, de nombreuses personnes faisaient maintenant le choix de travailler dans des « fermes à clic », ces entreprises qui demandaient à de nombreuses personnes de remplir des formulaires afin d'alimenter les I.A. toujours plus gourmandes.

- Infos.
- Lancement de la web radio.

Pierre soupçonnait l'I.A. de ne pas fonctionner avec sa voix rocailleuse, avant son café. Il avait déjà noté que les dysfonctionnements de la Sphère étaient fréquents, mais ne savait pas les expliquer. Aucune logique ne semblait correspondre aux différents problèmes qu'il avait déjà rencontrés. Lenteurs, perte de données, reconnaissance vocale défaillante... Avec la quantité de services que la Sphère rendait, ce n'était pas si étonnant.

- ... et 23 blessés graves dans un attentat à Lille. L'homme, français, était connu des services de police...
- Éteint ça.

Il y a quelques années, le président américain avait annoncé – sans convaincre personne – la fin du terrorisme mondial. Mais depuis internet, et malgré l'avènement de la Sphère qui analysait les milliards de connexions actives, les criminels n'avaient plus besoin de se déplacer, et propageaient leurs idées via les réseaux sociaux. Comme toujours, les auteurs d'attentats étaient connus, fichés et surveillés par les multiples caméras des lieux publics et des maisons domotiques. Malgré cela, rien ne les empêchait de commettre des atrocités.

« Ting ! »

Pierre regarda son ordinateur. Une nouvelle notification sur Reroll.

« Salut Pierre ! On a bien reçu ta fiche, et on voudrait te proposer 3 mois au service clientèle. Si ça te va, on commence demain. »

Demain, déjà ? Enfin, c'était plutôt habituel. Mais Pierre n'était pas à l'aise avec cette vitesse, le changement était trop brutal pour lui. Il savait que la norme était de répondre immédiatement, de ne pas faire traîner les messages. Attendre, c'était prendre le risque de voir sa place prise par quelqu'un d'autre. Un risque qu'il n'avait pas le droit de prendre, sous peine de passer en catégorie C.

Après cinq minutes d'hésitation, qui pouvaient passer pour une absence momentanée, il décida d'envoyer une réponse.

« Oups ! Il semblerait qu'il y ait une erreur ! »

Le site Reroll affichait à présent une page ludique invitant Pierre à se reconnecter à la Sphère. Il jeta un coup d'œil à sa box. Celle-ci affichait l'heure et ne montrait aucun symbole indiquant un éventuel problème. Pourtant, impossible d'accéder au moindre site web. Pierre alluma son téléphone. Même connecté directement à la Sphère, via les relais satellites, celui-ci ne donnait pas meilleur résultat.

« Toc, toc, toc »

Est-ce que quelqu'un venait vraiment de toquer à sa porte ? C'était un son dont il n'avait pas l'habitude. Pierre ouvrit et se retrouva face à son voisin, qu'il n'avait croisé que de très rares fois dans l'escalier de l'immeuble.

- Excusez-moi, j'ai un problème avec la Sphère. Je peux me connecter chez vous ?
- Désolé, c'est pas mieux chez moi...
- Ha... Merci... Heu bah... Bonne journée.

Le voisin s'enferma chez lui. Pierre prit son manteau. Lui, même sans la Sphère, il continuait à vivre. Il sortit et salua sa voisine, occupée dans son jardin, avec qui il avait pris l'habitude de parler régulièrement. Cette femme de 72 ans était elle aussi d'un autre temps, d'un temps sans la Sphère, d'un temps où internet n'était qu'à ses débuts. D'un temps où on savait vivre.

- Tiens, un problème avec l'arrosage ? s'enquit-il auprès d'elle.
- Hé bien écoutez, impossible de l'éteindre ! J'ai beau appuyer sur les boutons, rien ne se passe ! C'est pareil pour la lumière de la maison, c'est comme si elle faisait ce qu'elle voulait ! Vive la technologie, vraiment !

Pierre se rendit soudain compte du problème. Un problème plus grand que l'arrosage de sa voisine, plus grand que sa connexion à la Sphère. Plus grand que toutes les voitures qui se retrouvaient soudain arrêtées au milieu de sa rue, et des gens qui sortaient, l'air perdu. Soudain, il comprit le sentiment qui avait poussé son voisin à venir frapper à sa porte. L'angoisse. La peur de l'isolement. Le silence et l'absence des centaines d'amis qui soudain n'étaient plus accessibles. Le vide...

La Sphère ne répondait plus. Et Pierre se sentit bien, se sentit vivre.

Depuis quelques temps, les relations entre les États-Unis et l'Europe s'étaient considérablement dégradées. Après les deux mandats du président Trump, les Américains avaient eu un sursaut d'orgueil, et avaient élu un jeune homme, proche de leur mode de vie hyper-connecté. La guerre numérique avait succédé à la guerre commerciale, mais, en dehors des grandes entreprises, chacun se croyait épargné.

Aujourd'hui, la guerre sur la Sphère prenait un autre visage.

**LES TROUS NOIRS, C'EST TROUBLANT !**

Les trous noirs, c'est troublant ! Cette phrase m'enthousiasme : Outre le délicieux jeu de mot, la description des trous noirs par un astrophysicien, philosophe et poète de surcroît vient de me troubler... intensément.

Maths et physique, n'avaient pas su me transcender, les nouvelles technologies m'avaient laissée « unplugged » débranchée, la physique quantique allait-elle m'ensorceler ?

Bien au chaud dans mon lit et traversée par les ondes de la radio, je me délecte des paroles de ce quadra brillant, au discours passionnant qui se définit comme « un arpenteur de l'univers noir, d'énergie noire, de chercheur de trous noirs et spectateur émerveillé des inévidences de notre cosmos. » Exaltant, non ?

Miracle ! Je n'ai qu'à recueillir précieusement ce vers sublime de Corneille au bord de ma mémoire, « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles ». \*

J'imagine ce chevalier galactique, chevelure au vent, chevauchant un Pégase lumineux, évitant élégamment les trous noirs et s'éclipsant dans une poussière d'étoiles. Je soupire et m'apostrophe : Cendrillon, calme toi !

Mon cœur bat, ma main se tend pour une promenade dans le cosmos. Je savoure, subjuguée, son langage sidéral déshabillant la science afin de mettre à nu ses trésors poétiques et philosophiques.

Aurélien Barrau dépeint, avec une sensibilité exquise, la beauté de « ces étoiles qui s'effondrent sur elles-mêmes, objets fascinants et mystérieux qui condensent les étrangetés »,

« De l'extérieur, un trou noir ne contient rien, il est béance, déchirure, îlot dans notre univers et notre espace mais le désordre qu'il contient est si immense qu'aucune autre structure ne peut les défier sur ce terrain. »

Ah ! Vous aussi, vous êtes impressionnés ! Le mystère des trous noirs interroge vos imaginaires, vous électrise ?

Alors, allons-y, on décolle ! Tous vos sens aiguisés.

« Si on lançait une pierre vers un trou noir, un astronome verrait dans le télescope la pierre se figer à sa surface, puis ralentir, devenir sombre jusqu'à le recouvrir sans jamais y pénétrer alors que l'observateur local verrait le caillou entrer dans le trou noir à la vitesse de la lumière. Accrochez-vous aux branches ...des étoiles car il poursuit : « A l'intérieur du trou noir le temps semble se changer en espace et l'espace se changer en temps ». Quel vertige !

Ne vous évanouissez pas !

Remettez vous ! Encore plus émouvant lorsqu'il prédit l'observation de la fusion de deux trous noirs.

« Une beauté inouïe » affirme-t-il avec délectation. Intimidant, mais ma curiosité s'impatiente. Je suis toute ouïe, suspendue à ses lèvres.

Il reprend : « Les petites rides de l'espace se déplaçant à la vitesse de la lumière signent ce processus d'une violence extraordinaire. Imaginez deux trous noirs, pesant chacun trente fois la masse du soleil, fusionnant l'un dans l'autre en émettant sous forme de vibration d'espace, pendant une fraction de seconde, une énergie plus grande que la totalité de l'énergie lumineuse émise par tout l'univers visible ! »

L'espace qui entre en vibration ! Waouh, je titube, mon cœur s'emballe. Quelle excitation !

Pour cet aventurier du cosmos, « la démarche des chercheurs est enthousiasmante jusqu'au vertige ! » Palpitant.

A l'écoute de ce professeur surdoué, je me sens encore plus petite mais beaucoup plus vivante. Je ne saisis pas toutes les subtilités énoncées mais participe, le cœur battant, à ses émois. Je suis sous l'emprise de cet homo très sapiens ; il m'emporte si haut, si loin dans l'univers multiple, bien avant la naissance de notre aventure humaine.

Il murmure maintenant au creux de mon oreille que « la poésie est partout où l'on décide d'en voir ou d'en créer car la création n'est-elle pas une manière de donner du sens à ce qui nous entoure ? Il propose de ne pas réduire le monde à ce que l'on voit. Nous faisons partie d'un tout où il y a des choses que nous ne pouvons pas voir mais qui pourtant, existent ! Peut-on voir l'amour ? A-t-on vu un champ magnétique, un quark ? »

C'est exact et d'autant plus troublant n'est ce pas ?

« Les questions sont plus belles que les réponses » ajoute-t-il, tel un coup de grâce !

Quel séducteur et quel panache !

Holà, tout doux ! Je dois me remettre de mes émotions. Pourtant, cet humaniste assène déjà cette profonde réflexion : « Penser, c'est comme faire violence aux idées reçues, aux évidences, aux simplicités qui sont toujours des caricatures et qui ne rendent jamais justice au réel et à la pensée. »

Evident, vivifiant, stimulant. Quelle lucidité !

En effet, nous pouvons le vérifier au quotidien.

Nous sommes donc revenus sur terre.

J'ai adoré ce voyage. Admirative et reconnaissante pour ce partage de savoir, de passion lumineuse. Envoutée célestement par des ondes positives, je me sens rassérénée. Très troublant !

Je ne regarderai plus jamais le ciel comme avant.

Et si, dès demain, je portais enfin une véritable attention à chaque beauté de la vie ? Et vous ?

Là, dans mon lit, sous la douce lueur d'une pleine lune, mes astrophysiciens préférés me semblent accessibles. J'ose donc solliciter le marchand de « poussières d'étoiles » pour faire de beaux « Reeves » afin que mes cosmofolies rejoignent ses « Cosmophonies » pour m'enivrer à « une autre compréhension sensible et profonde de l'univers. »

« citations entre guillemets » :

Aurélien Barrau, et Hubert Reeves pour le dernier paragraphe

\* **Corneille, Le Cid, acte IV, scène 3**

Sources : Emissions France-Inter et Internet

# **UN BEAU DIMANCHE DE MAI**

Il fait beau en ce premier dimanche de mai.

La belle saison s'annonce, c'est la période que choisissent les familles pour les cérémonies festives. Inspirant à pleins poumons le bon air de la ville, Patrick parcourt l'avenue centrale d'un pas allègre car aujourd'hui est un grand jour.

Aujourd'hui, Patrick va à la bapthanasie de son filleul.

Légèrement étourdi par le santé-jeûne qu'il vient d'accomplir pour se préparer, il est ému de cette marque d'affection que lui ont témoigné Valérie et Thomas. Lors du baptême de leurs deux premiers enfants il avait espéré être parrain, mais ils avaient choisi des membres de leur famille, diplomatie intime oblige. Cette fois, il sera au centre de la fête. Il s'est soigneusement préparé, et il porte dans son léger sac de toile un petit écrin satiné contenant la gourmète et le baptijet en argent ciselé qu'il va offrir à son filleul.

Tout en marchant de son grand pas élastique et sportif vers la petite église qui domine le village central, il repense au documentaire qu'il a vu la veille à la télévision. Il en est encore bouleversé. Comment l'humanité avait-elle pu frôler la catastrophe à ce point, admettre avec fatalisme que demain n'arriverait jamais ? Consommation à outrance, utilisation massive des matières plastiques, circulation à l'air libre de véhicules qui émettaient des gaz toxiques et des particules pathogènes, production d'électricité nucléaire, remise en cause de la vaccination, entretien d'animaux de compagnie allergènes et nourris aux dépens de l'humanité... La liste des comportements irresponsables était simplement effarante, on aurait dit que les humains cherchaient à se suicider collectivement en se gavant du pire.

Il y avait toujours des arguments pour retarder les actes salutaires. Demain, l'industrie automobile allait construire des véhicules propres. Demain, les transports en commun seraient mieux développés. Demain, l'agriculture biologique serait mieux aidée, et les pesticides interdits. Demain, demain, demain au nom du maintien de la croissance et de la préservation des emplois. Demain n'arrivait jamais et plus ça tardait, plus l'inquiétude montait.

Heureusement, un sursaut mondial avait eu lieu en 2030, suite aux catastrophes climatiques qui avaient poussé à une remise en question intégrale des règles économique-religieuses du libéralisme.

Et le "demain" angoissant était devenu un "aujourd'hui" plein de félicité. Après bien des misères, l'humanité avait atteint la sagesse et l'équilibre avec les écosystèmes.

Aujourd'hui en 2100, grâce à la Gestion Responsable Intégrée de la Société Évoluée, la GRISE, la planète est redevenue vivable. Alimentation exclusivement bio et perso-attribuée livrée à domicile, économie circulaire de proximité, médecine prédictive et suivi sanitaire par puces greffées à la naissance, gestion budgétaire domestique dirigée, horaires de travail réduits et aménagés, transports doux, interdiction des voyages aériens, présence de végétation dans tous les quartiers, le paradis sur Terre n'est plus un rêve.

Bien sûr il aura fallu faire quelques concessions, et Patrick est encore abasourdi d'avoir vu ce reportage sur des manifestations monstres contre la GRISE. Comment les populations, il n'y a encore pas si longtemps, avaient-elles pu s'opposer à des mesures de bon sens comme la limitation des naissances, la généralisation de la PMA avec diagnostic préimplantatoire, la suppression des pauvres, ou l'interdiction des religions morbides qui prônaient le bonheur dans des paradis hypothétiques ? Au nom de la liberté individuelle, il s'était trouvé des penseurs pour s'opposer à la généralisation des anges-gardiens, ces micro-caméras qui surveillent tous nos faits et gestes et transmettent des conseils pour que chaque citoyen reste sur le droit chemin. Heureusement, grâce à ces caméras et au rétablissement de l'euthanasie curative, la délinquance et la criminalité ont disparu et sont devenus des sujets d'études anthropo-historiques.

Il aura fallu une main de fer pour plier les résistances, et maintenant la société humaine est saine et heureuse, ainsi que le chantent chaque matin les réveils-mélodies, et à la télévision les



jingles d'annonces morales insérés entre les films et chaque flash-info.

Patrick sort de sa songerie en arrivant à l'église.

Il y a là beaucoup de monde, toute la famille des heureux parents. Les abords du petit sanctuaire sont couverts d'un amoncellement de fleurs blanches. Patrick embrasse fraternellement Thomas son pote d'enfance engoncé dans un costume très chic et sa femme Valérie, toute de rose vêtue, qu'il connaît moins. Il rougit en saluant Élodie, la marraine, qui l'émeut toujours autant lorsqu'il la rencontre à l'atelier de maintien en forme. Une belle histoire entre eux serait possible, il suffirait de se décider à faire un génotest de compatibilité. Ils auraient certainement droit à un ou deux enfants.

Quelques mains à serrer, mais déjà le prêtre les invite à entrer.

L'église est pavoisée de blanc et or, l'organiste joue en sourdine un choral de Bach. À côté des fonds baptismaux, le grand cierge baptal lance sa belle flamme jaune vers la courbe gracieuse des antiques voûtes romanes. La nef est comble, tous les bancs sont occupés par les familles et les amis endimanchés et chuchotants. Le prêtre s'avance et un silence respectueux envahit l'église ; la lumière des vitraux fait des taches colorées sur les colonnes de pierre, l'orgue enveloppe les consciences, un enfant de chœur balance silencieusement un petit encensoir dont la fumée s'évapore vers les voûtes. Jamais Patrick ne pourra oublier ces détails de bonheur fervent.

Thomas et Valérie s'approchent solennellement des fonds baptismaux. Dans ses bras, la maman porte Jérôme, son dernier-né. Enveloppé dans un nid d'ange en dentelle nacrée, le bébé ouvre de grands yeux étonnés vers la lumière du cierge. Comme il est mignon, comme il est sage. La cérémonie promet d'être belle, Thomas et Valérie sont des parents heureux. Puis Patrick et Élodie s'approchent à leur tour, émus et fiers.

Déployant sa large chasuble blanc et or, le prêtre demande aux parents : "Quel nom avez-vous choisi pour votre enfant ? Que demandez-vous pour lui ?"

Courbant la tête et lisant le petit livret baptal, Thomas et Valérie, d'une même voix, répondent : "Pour Jérôme, nous demandons la bapthanasie. Son prénom restera toujours un lien avec nous, un lien disant bien fort qu'il compte pour nous, qu'il est unique à nos yeux ! Son prénom est aussi très important aux yeux de Dieu. Comme une mère ou un père qui prennent leur enfant dans les bras et qui se penchent vers lui en lui parlant doucement, Dieu le connaît, se penche vers lui, l'appelle par son prénom et lui parle avec beaucoup de tendresse. Depuis toujours, Jérôme compte pour Lui, il est précieux pour Lui, Il l'aime ! Ses bras sont ouverts en sa direction : Il est toujours prêt à l'accueillir au plus près de Son cœur."

Puis élevant leur bébé vers la lumière du cierge, ils déclament :

"Seigneur, aujourd'hui nous Te présentons notre enfant et nous venons demander pour lui la bapthanasie. Nous aimerions le voir partir sur Ton chemin de Lumière et d'Amour. Nous aimerions que Jésus soit son guide et que l'Esprit Saint soit sa force pour ne pas s'égarer. Nous nous engageons à l'accompagner aujourd'hui en l'aidant à Te connaître, à T'aimer et à aimer son prochain d'où il sera."

Le prêtre s'approche et marque le signe de la croix sur le front du bébé.

À leur tour, Thomas, Valérie, Patrick et Élodie font le geste sacré. En leur cœur, comme ils se sont entraînés à le faire, ils pensent très fort "Seigneur, accompagne notre enfant, reste toujours près de lui et aide-le à toujours vivre Ta Volonté d'Amour."

Puis suivent les beaux textes à méditer que les parents ont choisis, et qui sont lus par des enfants de la famille. Ensuite la lecture de l'Évangile et la méditation sur la Parole de Dieu qui aide à grandir vers plus d'Amour. L'assemblée prie pour le bébé, pour sa famille, pour le monde sauvé grâce à la bapthanasie.

Face à l'autel, les bras levés, tous chantent : "Seigneur, nous te prions pour Jérôme, pour qu'il découvre que Tu l'aimes infiniment et pour qu'il marche éternellement dans les pas de Jésus. Seigneur, nous Te prions pour ses parents, parrain et marraine, pour qu'ils soient de vrais

témoins de Ta Lumière. Seigneur, nous Te prions pour tous ceux qui sèment la paix, la joie dans le monde. Qu'ils ne désespèrent jamais..."

Au-dessus de la vasque pleine d'eau bénite, le prêtre impose la main sur le front du bébé qui reste calme, la cérémonie est vraiment très belle. Ému par l'importance de son rôle, Patrick déclare "Oui, je rejette ce qui conduit au mal, oui je crois en l'Amour divin".

Pendant que le prêtre donne l'onction à Jérôme avec une huile parfumée, Patrick pousse doucement le piston de la seringue du baptiject en argent ciselé et dit à voix basse "Je te bapthanasie au nom de Père, du Fils et du Saint-Esprit. Tu entames une Vie Nouvelle et éternelle avec Dieu et par ton départ sur le chemin divin, tu épargnes au monde cent-cinquante tonnes de déchets toxiques".

Pendant que le bébé ferme les yeux et s'affale dans les bras de sa mère, l'assemblée défile, chantant une action de grâce, pour allumer ses cierges à la flamme du grand cierge baptal.

Le prêtre ouvre le petit cercueil blanc.

# **UN IMMEUBLE PAS COMME LES AUTRES**

Dans une région viticole, une ville moyenne comme il en existe beaucoup. Celle-ci est prospère. Elle bénéficie de la proximité de grands Crus et d'un Centre classé. A la périphérie de ce Centre ancien préservé, un vieux quartier populaire qui porte les stigmates de son âge avancé, mais au demeurant animé et chaleureux. Bordant l'une de ses rues, un immeuble de trois étages bien entretenu. D'étroits balcons aux rambardes en fer forgé agrémentent la façade. Une cour intérieure fait office de puits de lumière et abrite un petit coin de verdure. Sur le toit, un séchoir entouré d'une terrasse.

Cet immeuble résiste « encoure et toujours » aux destructions des aléas climatiques et environnementaux.

Au troisième, un couple de trentenaires artistes « Bobos »... Ils occupent tout l'étage. C'est leur lieu de travail et de vie. Elle écrit des livres pour enfants, lui, dessine pour des films d'animation. Au deuxième, un couple de retraités d'origine polonaise. Il était cheminot. En face, un coiffeur célibataire endurci mais fort charmant. C'est un espagnol. Au premier, deux femmes. L'une est une voyante plutôt discrète et très compétente. Les édiles de la ville la consultent dans l'anonymat !... L'autre est une vieille dame pimpante, très maquillée, excentrique avec des cheveux rouges. On l'appelle « La Lupa » eu égard au métier qu'elle aurait pratiqué. Elle a pour compagnon un chien d'un blanc immaculé avec un nœud rose entre les deux yeux. Elle est toujours prête à rendre service. Au rez-de-chaussée, une boutique à la devanture ancienne fermée par des volets de bois. C'est l'ancre du libraire : un petit monsieur entre deux âges, une chevelure blanche, des lunettes rondes et une blouse grise. Il vit dans un minuscule appartement contigu à sa boutique et donnant sur la cour. La librairie n'est pas une librairie comme les autres. Les murs sont tapissés d'étagères remplies de livres anciens de collection ou plus édités faute d'éditeurs. Parfois ses clients y découvrent une pépite mais il faut beaucoup fouiner. Il ne sera jamais riche !...

Une fois par trimestre les habitants se réunissent chez l'un deux pour discuter, jouer aux cartes, partager des moments chaleureux autour d'un gâteau et d'un verre. L'été, ils investissent la cour.

C'est trop beau pour être vrai !...

Un lundi ensoleillé du mois d'Avril, le facteur dépose dans chacune des boîtes aux lettres la même missive à entête de la Mairie. Que peut-elle bien contenir ? Ce n'est pas bon signe ! Un peu fébrile le libraire déchire l'enveloppe. Et là ! ce qu'il lit lui brouille la vue.

*Une rénovation et une restructuration du quartier a été votée.  
Sans consensus, le Maire fait valoir son droit de préemption.  
Votre immeuble promis à la destruction vous sera acheté.  
Vous avez un an pour trouver une solution.*

Le libraire est atterré. Il ne peut même plus réfléchir. Il ne pense qu'à ses chers livres. Il décide de fermer boutique, et monte aussi vite qu'il le peut au premier étage. Même scène, les deux femmes sont sidérées et relisent plusieurs fois sans comprendre. Stupéfaction au deuxième chez les retraités. Les bobos absorbés par leurs créations n'ont pas encore ouvert le courrier. Mais devant l'air consterné des autres, ils lisent à leur tour. Eux aussi restent cois. Bientôt leur cerveau tourne à cent à l'heure. Il faut réagir ! Réunion chez nous ce soir.

Après une journée d'intenses cogitations, tous les propriétaires se retrouvent au troisième. Le célibataire arrivera plus tard. Ses voisins lui ont laissé un mot sur sa porte : « Rejoins-nous chez les Bobos pour affaire urgente. » Chacun trouve une place au milieu de l'atelier encombré. Se pose le problème du Référent. Les retraités se portent volontaires (Ils ont du temps disent-ils). Les idées fusent.

- Il est inconcevable de quitter notre quartier.
- L'immeuble ne peut pas être détruit.
- Pourquoi pas si nous pouvons en reconstruire un autre selon nos desideratas.
- Il faut faire une proposition à la Mairie.
- On pourrait envisager l'opportunité de concevoir l'habitat de nos rêves, lance La Lupa.

Silence et réflexions !

Sur ces entrefaites, le coiffeur arrive. Le retraité lui fait un topo.

- Pourquoi ne constituerions-nous pas une SCI ? propose-t-il. Nous serions plus forts. « Seul on va plus vite, ensemble on va plus loin. »

La discussion s'anime et finalement chacun approuve cette idée. Maintenant il faut mettre au point un ordre de bataille. Le retraité prend la situation en main.

- Prendre rendez-vous avec le notaire.
- Aller voir le Maire et entamer des pourparlers sur un éventuel abandon de droit de préemption.
- Faire une contre-proposition : destruction de l'immeuble mais nous nous réservons le droit d'en construire un autre selon nos aspirations.
- Enfin, consulter un architecte.

La voyante s'en charge ! Il est tard. Chacun est épuisé mais heureux de leur cohésion. Après avoir partagé une pizza et une bière, ils se donnent rendez-vous dans deux mois, même lieu, même heure.

Les retraités s'activent et retrouvent l'allant de leurs quarante ans. La voyante explique l'affaire à un jeune architecte qui en mal de notoriété accepte de travailler bénévolement et promet un beau projet. Le problème vient de la Mairie qui traîne des deux pieds et ne veut rien entendre ! Ils ne baissent pas les bras. Qu'à cela ne tienne ! Un tract est distribué pour sensibiliser les habitants à leur projet.

Deux mois passent. Les voici à nouveau réunis. Le retraité collecte les documents nécessaires à la constitution de la SCI et expose les conclusions de ses investigations. C'est au tour de l'architecte. Son intervention est attendue avec impatience. Ils ne vont pas être déçus !... Une vue d'ensemble montre une structure donnant l'impression d'un lego sophistiqué. Les appartements assemblés anarchiquement – du moins pour un néophyte – ont chacun une couleur différente.

Les unités d'habitation à ossature bois, très bien isolées, orientées sud sud ouest sont lumineuses et autonomes. Elles ouvrent sur un petit espace vert. Des murs végétaux apportent la fraîcheur l'été et l'isolation l'hiver. Une partie du toit terrasse recèle plusieurs innovations : une éolienne de toit pour l'électricité, des panneaux solaires pour l'eau chaude et une pompe à chaleur réversible. Séparée par un brise-vue en bois, l'autre partie cache un jardin suspendu agrémenté d'une pergola. Des carrés potagers sont accolés à une réserve d'eau et un composteur. Il y a même une ruche ! (Il paraît qu'en ville les abeilles prospèrent.) Une

surprise les attend : Au rez-de-chaussée, face au studio du libraire, se niche une salle avec un coin cuisine, sanitaires et même un petit coin terrasse. Ils auront leur lieu de réunion.

Au premier abord, l'ensemble est surprenant, mais les futurs habitants sont enthousiastes. On dirait un hameau en hauteur. Reste à obtenir toutes les autorisations.

- Je me fais fort de vous avoir l'aval de ces messieurs. Laissez-moi un peu de temps.  
(C'est la voyante qui s'exprime !)

Tous sont d'accord pour se revoir avant Noël.

Ce laps de temps écoulé, les choses ont bien avancé.

- La SCI est opérationnelle.
- Les édiles se sont finalement ralliés au projet et ont même sollicité les compétences de l'architecte.

Cerise sur le gâteau : le promoteur propose un cofinancement des travaux avec pour seule contrepartie un droit de visite pour la publicité (Il ne faut pas se leurrer sur leur générosité : le surcoût sera répercuté sur les futurs acheteurs). Leur immeuble va voir le jour ! C'est une grande victoire collective qui les rend heureux et soudés pour toujours.

## ÉPILOGUE

Dix-huit mois plus tard, chacun réintègre ses pénates (si on peut dire !).

Dans sa nouvelle boutique, le libraire trône au milieu de ses rayonnages flambant neufs. Les volets ont été conservés et repeints de couleurs vives. La Lupa se pavane dans son petit deux pièces ensoleillé et soigne ses fleurs. Le chien chauffe ses vieux os. Pour l'instant, les retraités tournent en rond autour de leur grand salon et de sa cuisine équipée. Ils sont désœuvrés ! Peut-être pourront-ils veiller sur le « Lego » (nom donné à l'immeuble) et entretenir le jardin. Le coiffeur est heureux. Les bobos se sont remis au travail dans leur vaste atelier où chacun a son univers. Quant à la voyante, elle savoure discrètement sa victoire. C'est un peu grâce à ses pouvoirs que cette belle aventure se termine bien.

L'immeuble est la fierté de ses habitants et du quartier. Il émet des ondes positives qui invitent au partage, à la convivialité, à la communication et au respect de l'autre, en un mot (non, deux) au « vivre ensemble ». Une gigantesque pendaison de crémaillère est prévue le jour de la fête des voisins. Les curieux viennent de loin.

Gageons que demain beaucoup d'immeubles lui ressembleront.

**Vous pouvez voter pour  
votre texte préféré  
jusqu'au 15 mai**

**[www.boucbelair.fr](http://www.boucbelair.fr)**

**[bibliotheque@boucbelair.fr](mailto:bibliotheque@boucbelair.fr)**

**04 42 94 93 79**

**REMISE DU PRIX**

**Le 29 mai**

**à 18h30**

**à la bibliothèque**

**Autour d'un apéritif  
convivial**

